

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

André Stanguennec

Hegel : critique de Kant

« PHILOSOPHIE D'AUJOURD'HUI »

dirigée par Paul-Laurent Assoun

Cette collection doit s'entendre comme la revendication d'une actualité de la fonction critique du logos philosophique — et non comme l'idéologie d'une quelconque modernité lancée à l'assaut d'une philosophie qui serait « d'hier ». Contre un certain destin éclectique de la philosophie, dévoyant l'exigence de rationalité au gré des modes et des rumeurs, et au-delà du malentendu qui la réduirait aux sciences humaines, « *Philosophie d'aujourd'hui* » se propose de contribuer à ramener la fonction critique de la philosophie là où elle a à dire en personne, au point aveugle de son extrême lucidité : point de disjonction du réel et du rationnel mais aussi désir de rationalité — ce qui scelle l'actualité de l'objet et la pérennité du projet.

Elle regroupe donc d'une part des études de fond sur la généalogie des modèles dont se soutient l'exigence philosophique de rationalité, afin d'en dégager le champ objectif des contradictions, livré ensuite à la foire d'empoigne des idéologies; d'autre part, des textes fondamentaux rendant possible l'exploration historique des référents majeurs; enfin des études et des textes concernant les sciences dites de l'homme, du savoir de l'inconscient au savoir du politique, afin d'explorer les frontières du concept philosophique, requis de se penser jusque dans son altérité.

« *Philosophie d'aujourd'hui* » se prévaut en ce sens d'un logos qui ne désarme pas d'exercer son pouvoir de pensée, tout en s'ouvrant aux brisures de sens que lui impose la crise de la réalité et des savoirs. Que la théorie soit de quelque conséquence, partout où du réel est donné à penser, c'est ce dont elle entend convaincre quiconque se fie à la forme philosophique du désir, d'intelligibilité, qui cherche à s'éprouver ici et maintenant.

Hegel
critique de Kant

Hegel
critique de Kant

8° R
75817
(37)

PHILOSOPHIE D'AUJOURD'HUI
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE PARIS

119

PHILOSOPHIE D'AUJOURD'HUI

Collection dirigée

par

Paul-Laurent Assoun

10
[ANDRÉ STANGUENNEC]¹

10

[Hegel
critique de Kant]²

*Les structures générales
des réfutations*

*La réfutation philosophique chez Hegel
et les réfutations particulières de Kant*

Philosophie d'aujourd'hui

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE



01-05-12-1985-34224

EN HOMMAGE A MES MAÎTRES :
V. GOLDSCHMIDT, POUR LA MÉTHODE,
R. LAMBLIN, POUR HEGEL

ISBN 2 13 039003 X

ISSN 0768 0805

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1985, octobre

© Presses Universitaires de France, 1985
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



PREMIÈRE PARTIE

*Les structures générales
des réfutations*

*La réfutation philosophique chez Hegel
et les réfutations particulières de Kant*

Avertissement

Les notes concernant les ouvrages de Kant et de Hegel renvoient, après le titre, à la page de l'édition allemande, puis à celle de la traduction française.

Voir en bibliographie de fin de volume (p. 347) la liste et la signification des abréviations utilisées en note pour les divers titres et traductions cités.

I

Nature et limites d'une analyse structurale

DES RÉFUTATIONS HÉGÉLIENNES DE KANT

1 / « *Hegel, critique de Kant* »
dans la philosophie d'aujourd'hui

LES interprétations philosophiques des critiques hégéliennes de Kant dans la philosophie d'aujourd'hui présupposent toutes, quel que soit leur horizon de pensée, heideggerien ou marxiste, par exemple, que dans le mouvement historique de la pensée de Kant à Hegel la continuité des thèmes (les problèmes) et des thèses (les solutions) apportées par les « doctrines » l'emporte largement sur les ruptures et les écarts pourtant concédés. Côté marxiste, il est devenu classique de répéter après Marx que ce mouvement de pensée reflète l'ascension continue de la bourgeoisie allemande depuis la fin du XVIII^e siècle :

« L'état de l'Allemagne à la fin du siècle dernier se reflète intégralement dans la *Critique de la raison pratique* »¹. La difficulté pratique empêchant les bourgeois allemands, dont Kant est « ... le porte-parole »², d'accéder à l'émancipation économique et politique dont jouissent leurs homologues français, est transposée dans « l'idéalisme subjectif » de Kant, en cette thèse que l'Idée de liberté est un Idéal pour le sujet particulier, qu'il faut se contenter de « la bonne volonté »³. Le système de Hegel au contraire, qui s'élabore au lendemain de l'épopée impériale, reflète une situation économique et politique transformée dans le sens du « libéralisme » par des réformes timides certes, mais réelles, d'inspiration napoléonienne⁴. Le progrès de la liberté, en tant qu'Absolu devenu chez lui immanent à la sphère politique, y est en réalité le reflet des progrès accomplis par la bourgeoisie du temps, bien qu'il ait continué, en idéaliste, à inverser les rapports réels entre économie et politique. Il conviendra bien sûr que Marx « renverse » ce renversement, établisse le rapport effectif de la base à la structure politique. De Kant à Hegel, la continuité est celle d'un *progrès* dans la conception de la *dialectique*, précise Engels : « ... besogne inutilement pénible et peu profitable que de vouloir étudier la dialectique chez Kant, depuis qu'on trouve un vaste *Compendium* de la dialectique, quoique développé à partir de prémisses tout à fait fausses, dans les œuvres de *Hegel* »⁵. « Prémisses tout à fait fausses », traduisons : « idéalistes », dont il faut renverser le sens par un retour à la « base » matérielle de la société, mais prémisses posées par Kant, « l'initiateur »⁶, par qui « les premiers pas sont faits »⁷. Or, de façon remarquable, si opposée qu'elle soit à l'affirmation d'un « progrès » de la philosophie de Kant à Hegel, l'appréciation heideggerienne implique la même thèse d'une continuité essentielle, cette fois dans le « déclin » : « Le déclin de la vérité de l'étant a lieu d'une façon nécessaire, comme l'achèvement de la métaphysique »⁸; sur la voie de cet achèvement, la transformation kantienne de la pensée de l'être en science de la subjectivité marque une étape décisive, celle

1. K. Marx et F. Engels, *L'idéologie allemande*, Paris, Ed. Sociales, 1968, p. 220.

2. *Ibid.*, p. 222.

3. *Ibid.*, p. 220.

4. Cette thèse a été développée à partir de Marx lui-même par G. Lukács in *Der Junge Hegel*, Zurich-Vienne, 1948.

5. F. Engels, *Dialectique de la nature*, Ed. Sociales, 1952, p. 53.

6. *Ibid.*, p. 52.

7. *Ibid.*

8. M. Heidegger, *Essais et Conférences*, Gallimard, 1958, p. 82.

de la logique : « le titre atteint avec Hegel — et déjà préparé par la logique transcendantale de Kant — le sens le plus haut qui soit possible à l'intérieur de la Métaphysique »⁹.

En progrès comme en déclin, les principaux problèmes garderaient le même sens de Kant à Hegel, et ce dernier, n'aurait fait, somme toute, que porter à son terme le plus conséquent, soit une dialectique idéaliste « pénible et peu profitable », soit une métaphysique inachevée. Mais n'est-ce pas là reprendre au fond l'auto-compréhension de Hegel dans son propre rapport à Kant au sein de l'histoire de la philosophie moderne ? S'il en est ainsi, un même point de vue « continuiste » hégélien, dont R. Kroner représente la version historique¹⁰, dominerait par avance les évaluations philosophiques de progrès (modèle marxiste) et de déclin (modèle heideggerien) des critiques hégéliennes de Kant.

Face à ces interprétations philosophiques dominantes, construisant peut-être trop commodément une continuité idéaliste ou métaphysique allant de Kant à Hegel, l'histoire de la philosophie, aujourd'hui, semble être en mesure, grâce en particulier aux méthodes d'étude de la structure des œuvres¹¹, non seulement d'établir la réalité — souvent concédée — mais de définir la nature et de mesurer l'ampleur des déplacements de concepts subis par la philosophie kantienne dans l'interprétation critique de Hegel. La raison d'entreprendre un tel travail est d'abord, dans une perspective strictement historique, l'absence d'une étude méthodologique de l'ensemble des critiques hégéliennes de Kant, étude dont on ressent d'autant plus impérieusement le besoin que des analyses parfois magistrales¹² indiquent des directions tout en ouvrant des chemins. Mais cet intérêt d'historien se subordonne dans notre esprit à l'intérêt pour l'enjeu philosophique qui motive cette recherche : les philosophies d'aujourd'hui, en particulier, précisément, sous la forme des deux plus grandes

9. M. Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?*, PUF, coll. « Epiméthée », 1959, p. 220.

10. R. Kroner, *Von Kant bis Hegel*, Tübingen, Mohr, I et II, 1961.

11. Qu'il suffise de citer ici les noms de V. Goldschmidt et M. Guérout dont la méthodologie a été le modèle de notre travail.

12. Par exemple, J. Vuillemin, *L'héritage kantien et la révolution copernicienne*, Paris, PUF, 1954 ; M. Guérout, *Les déplacements de la conscience morale kantienne selon Hegel*, in *Hommage à J. Hyppolite*, par S. Bachelard et al., Paris, PUF, 1971 ; J. Hyppolite, *La critique hégélienne de la réflexion kantienne*, in *Figures de la pensée philosophique*, Paris, PUF, 1971 ; A. Philonenko, *Hegel critique de Kant*, 1968, repris dans *Etudes kantienues*, Paris, Vrin, 1982.

traditions issues, l'une de Hegel, le marxisme, l'autre, à bien des égards, de Kant, la phénoménologie, nous semblent pouvoir et dans une certaine mesure devoir réviser, compte tenu des nouvelles données de la méthode structurale en histoire de la philosophie, les jugements excessivement continuistes de leurs fondateurs eux-mêmes.

Le modeste apport de l'historien ne serait déjà pas négligeable de son point de vue s'il provoquait une pondération honnête du jugement de valeur sur Hegel critique de Kant en introduisant l'idée de rupture par déplacement de concepts. Mais il s'agit de plus pour nous de confirmer, sinon de susciter dans les philosophies d'aujourd'hui, la recherche d'une synthèse sans doute inédite de dialectique (Hegel) et de réflexion (Kant). Car si la dialectique est indiscutablement, mais dans certaines limites, au cœur de la réflexion, en particulier en ces lieux habités par la critique hégélienne que sont la déduction des catégories et le postulat de la liberté, c'est le mérite de Hegel de l'avoir montré contre Kant. Elle n'est plus alors ce que ce dernier y voyait : une « logique de l'apparence ». Inversement et c'est là, nous semble-t-il, l'un des apports spécifiques de l'analyse structurale des œuvres, si la transcendance de l'Idée de totalité absolue du savoir demeure une position irréfutable de la réflexion, de même que celle, dans l'ordre pratique, de la réalisation achevée de la liberté, c'est alors la fonction régulatrice et non plus constitutive de l'Idée qui empêche la philosophie de s'achever dogmatiquement.

La tradition d'origine kantienne et réflexive s'est déjà orientée vers une telle synthèse à dominante réflexive notamment avec l'œuvre de M. Merleau-Ponty consacrée à la genèse des structures réflexives à partir de la nature et de la vie¹³; de même en est-il des travaux de P. Ricœur¹⁴, construisant la dialectique de l'archéologie et de la téléologie à laquelle est soumise la réflexion concrète dans les œuvres qui objectivent le sujet. Du point de vue de la motivation philosophique d'une histoire des structures des réfutations hégéliennes de Kant, l'œuvre de Ricœur offre l'avantage d'un accueil explicite de telles recherches : « En nous quelque chose de Hegel a vaincu quelque chose de Kant; mais quelque chose de Kant a vaincu Hegel... C'est cet échange et cette permutation qui structurent encore le discours philosophique aujourd'hui »¹⁵. Sans doute serait-il pos-

13. Nous pensons bien entendu surtout à la *Structure du comportement*, Paris, PUF, 1942 et à *La phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

14. P. Ricœur, *Le conflit des interprétations*, Paris, Le Seuil, 1969.

15. *Ibid.*, p. 403.

sible de montrer, dans la philosophie politique contemporaine l'amorce d'une prise en compte des idées de dialectique et de réflexion subjective pour une synthèse à dominante dialectique dans la tradition de pensée se ressourçant à Hegel, et pour une synthèse à dominante réflexive dans le sillage de la philosophie de Kant et de Fichte¹⁶.

Une analyse structurale des réfutations hégéliennes de Kant ne peut que se trouver confirmée par la reconnaissance des différentes formes de l'altérité au sein des pensées présentes mais elle ne peut à son tour confirmer cette reconnaissance et cet « échange », du point de vue spécifique qui lui est propre, qu'en distinguant fermement histoire structurale et histoire proprement « philosophique » de la philosophie.

2 | *Histoire structurale et histoire philosophique de la philosophie*

Notre travail repose sur un principe que nous nous efforçons de respecter : celui de la distinction entre une histoire de la philosophie élaborée avec les méthodes de l'historien — étude de la genèse et de la structure de l'œuvre — et une histoire de la philosophie élaborée du dedans d'une philosophie, une histoire « philosophique » de la philosophie. C'est, d'une manière bien déterminée, à l'intérieur d'une histoire « historique » de la philosophie que voudraient s'inscrire les analyses qui suivent.

Ces deux histoires, loin d'en dispenser, nous commandent tout au contraire de « philosopher ». Chacune doit être dite « philosophante », dans la mesure où il est nécessaire de participer à l'acte de la pensée d'un philosophe tant pour en expliquer la genèse et la structure que pour en apprécier, en philosophe, la valeur de vérité. Et mis à part une terminologie quelque peu différente — nous écrivons « philosophante » là où il écrit « philosophique » — nous souscrivons entièrement à ce jugement de V. Goldschmidt relatif à une histoire qui peut « ... se prétendre « scientifique » »¹⁷ : « philo-

16. Qu'il suffise de citer l'Ecole de Francfort, avec en particulier Habermas et Adorno, et de mentionner la tentative, originale dans la philosophie politique française, d'articuler, *en s'appuyant sur Fichte*, la vision morale (Kant et Fichte), la vision dialectique (Hegel et Marx), et la vision phénoménologique de l'histoire (Heidegger, L. Strauss), in L. Ferry et A. Renaut, *Philosophie politique*, Paris, PUF, coll. « Recherches politiques », 1984, 4 vol.

17. V. Goldschmidt, *Questions platoniciennes*, éd. citée, p. 17.

sophique elle l'est dans la mesure où elle essaie de comprendre un système conformément à l'intention de son auteur »¹⁸.

Selon le Kant des *Fenilles détachées sur les Progrès de la Métaphysique*, l'histoire philosophante (*philosophierende*)¹⁹ ne pouvait qu'être « philosophique » (*philosophische*)²⁰ et montrer comment le dogmatisme, le scepticisme puis le criticisme se succèdent nécessairement. C'est que Kant, ici du moins, ne mentionne pas la possibilité d'une histoire structurale et génétique de la philosophie, susceptible d'exactitude, et d'instauration récente. Encore cela n'est-il vrai que des *Fenilles détachées*, puisque ainsi que nous tenterons de le montrer plus bas, l'*Architectonique de la raison pure* permet de fonder la distinction entre une histoire structurale — dite « scolastique » — et une histoire philosophique ou « cosmique » de la philosophie. Par contre, les *Lose Blätter* mentionnent à côté de l'histoire philosophique, seule « philosophante » dans ce texte, une histoire « empirique »²¹ qui « raconte donc comment et dans quel ordre on a philosophé jusqu'à présent »²² mais qui ne philosophe pas pour elle-même. Ainsi, l'on n'attendit nullement l'apparition d'une histoire « scientifique »²³ de la philosophie, pour associer à la doxographie narrante les opinions des philosophes, une philosophie de l'histoire de la philosophie; cette histoire philosophique, d'une importance certes variable selon les philosophes, fait l'objet, avec Kant pour la première fois, d'une analyse distincte et approfondie cherchant à unir dans le concept de philosophie, vérité et histoire; « aucune philosophie jusqu'à lui ne s'est trouvée aussi liée à l'histoire de la philosophie, tant par l'impact qu'a eu le triste spectacle de l'histoire de la métaphysique sur la pensée même de Kant, que par la transformation radicale que la philosophie kantienne fera subir à la conception même de cette histoire »²⁴.

Une histoire philosophique de la philosophie repose en effet sur deux concepts que l'historien considère, à juste titre, comme deux présupposés à bannir d'une recherche visant à l'exactitude : celui de l'essence de la vérité philosophique, confrontée à la diversité des

18. *Ibid.*, p. 19.

19. Progrès de la métaphysique, *AK*, XX, 340, 107.

20. *Ibid.*, 341, 107.

21. *Ibid.*, 340, 107.

22. *Ibid.*

23. V. Goldschmidt, *op. cit.*, p. 18.

24. L. Braun, *Histoire de l'Histoire de la philosophie*, Ed. Ophrys, 1973, p. 206.

pensées qui peuvent prétendre, à côté de la philosophie, atteindre une vérité, puis celui de l'essence d'une histoire de cette vérité. C'est qu'il n'est pas de philosophe dont l'histoire de la philosophie ne soit fondée sur ces deux concepts, dont le premier permet de juger la valeur doctrinale de toute prétention à la vérité; tandis que le second permet de situer une philosophie à l'intérieur d'une histoire universelle. En ce sens on doit affirmer que « toute histoire de la philosophie suppose, en effet, un certain concept de la philosophie qui la pré-forme »²⁵. Qu'il s'agisse là de concepts philosophiques, il est aisé de s'en assurer. Chacun propose une pensée de la *totalité* : totalité des vérités, d'une part; totalité de l'histoire, de l'autre. Or, que la philosophie se distingue de tout autre mode de pensée — opinion, savoir positif — en ce qu'elle est pensée de la totalité, ne paraît pas contestable; et que la méthode de l'historien de la philosophie doive s'écarter de celle du philosophe sur ce point précis ne semble pas plus douteux. Un historien peut, certes, avoir en tant que philosophe, une idée de la vérité philosophique et de son devenir; et il convient même sans doute de regretter avec Kant qu'il y ait « ... des savants dont la philosophie consiste dans l'histoire de la philosophie »²⁶. Mais la mise entre parenthèses de cette idée de la vérité et de son devenir nous semble néanmoins nécessaire, comme préalable, à l'approche proprement historique d'une œuvre. Et cependant, la prétention de pouvoir suspendre, en une sorte d'*épochè* historique, toute thèse relative à la vérité philosophique et au devenir de celle-ci, afin d'entretenir avec l'œuvre du philosophe une relation « objective », vient se heurter à une objection immédiate, et, semble-t-il, irréfutable.

Ne peut-on pas contester que nous puissions nous installer dans une relation d'adéquation à la pensée d'un philosophe? Supposer la possibilité d'une connaissance exacte de la philosophie de Kant — comme de Platon ou de Descartes — serait admettre l'unité et l'identité d'une philosophie à travers des textes univoques, des thèmes d'où toute indétermination est absente, des thèses sans ambivalences, bref, postuler qu'elle existe à la manière d'un objet. Comment ne pas voir, dira-t-on, qu'une philosophie n'a pas *un* sens, qu'une doctrine est riche de ses équivoques fondant à leur tour la

25. M. Guérout, La légitimité de l'histoire de la philosophie, in *Philosophie de l'histoire de la philosophie*, Vrin, 1959, p. 47.

26. Prolégomènes, AK, IV, 255, 7.

possibilité de multiples interprétations ; ainsi, l'interprétation idéaliste fichtéenne, l'interprétation néo-kantienne de Cohen, l'interprétation existentielle de Heidegger sont précisément rendues possibles par l'indécidabilité objective, le manque d'unité de la doctrine kantienne²⁷. L'objection semble irréfutable et paraît menacer notre tentative de dogmatisme objectivant. N'y a-t-il pas au surplus, après tant d'interprétations philosophiques éminentes, quelque naïveté à prétendre qu'il existe une signification objective de la philosophie kantienne ?

Distinguons. Accordons l'ouverture constitutive de toute philosophie à la multiplicité et au conflit des interprétations et des histoires philosophiques. Convenons même que l'une des conditions nécessaires de cette ouverture consiste dans les brèches qu'introduisent en l'édifice de l'œuvre les failles des incertitudes, des remaniements ou des reniements.

Mais qu'il y ait autant de significations de la doctrine kantienne que d'interprètes philosophiques de Kant, cela résulte d'abord nécessairement de ce que chaque interprétation dépend d'un concept distinct de la totalité de l'histoire et du devenir de la vérité, et non *avant tout* de ce que cette multiplicité serait à l'état de puissance dans l'indétermination objective de la philosophie critique. C'est d'ailleurs à l'historien non philosophe (mais à coup sûr philosopant avec son auteur) de mettre en place et par là d'accorder les indéterminations d'une pensée. Or, cette pensée ne peut être dépourvue d'une « méthode préconisée »²⁸, sans laquelle elle ne serait pas philosophie, même si « la méthode pratiquée »²⁹ s'en écarte en un éloignement susceptible d'être évalué objectivement.

Ainsi Kant préconise-t-il de considérer, dans la Préface de la Première Edition de la *Critique*, comme « essentielle » la déduction que l'on dira « objective » des catégories puisqu'elle s'enquiert de la limitation et du fondement de « la valeur objective »³⁰ des synthèses : « elle rentre donc par là même essentiellement dans mon objet »³¹. Par contre la déduction considérée « au point de vue subjectif »³² qui ambitionne de développer la genèse de la possibilité même de

27. Cf. J. Vuillemin, *L'héritage kantien et la révolution copernicienne*, Paris, PUF, 1954.

28. V. Goldschmidt, *Questions platoniciennes*, éd. citée, p. 32.

29. *Ibid.*

30. KRV, AK, IV, 11, 8.

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*

l'entendement synthétique à partir « des facultés de connaissance sur lesquelles il repose »³³, et qui aboutira à l'imagination comme « racine »³⁴ des deux autres facultés, « quoique d'une très grande importance pour notre but principal ne lui est cependant pas essentielle »³⁵, et pose « quelque chose de semblable à une hypothèse »³⁶.

C'est cette déduction subjective qui semble orienter le savoir philosophique vers la connaissance d'une subjectivité absolue, d'un en-soi de l'imagination où Hegel verra le sujet-objet : « Il y a deux souches de la connaissance humaine qui partent peut-être d'une racine commune, mais inconnue de nous, à savoir : la sensibilité et l'entendement »³⁷. N'atteignons-nous pas l'absolu dans l'imagination transcendante où s'effacent les oppositions caractéristiques de la finitude humaine, dans « l'art caché dans les profondeurs obscures de l'âme humaine et dont il sera toujours difficile d'arracher le vrai mécanisme à la nature, pour l'exposer à découvert devant les yeux »³⁸ ?

Cette déduction alimenta l'interprétation spéculative et l'approbation élogieuse d'un Hegel. Mais ces passages, dont il conviendrait de souligner le caractère plus prudent qu'audacieux (« hypothèse », « peut-être », « inconnue », « obscures »), appartiennent à une déduction jugée méthodologiquement inessentielle dans « l'ordre des raisons ». Il ne nous semble pas alors que « tenter de reconstruire un kantisme bien centré »³⁹ soit nécessairement « méconnaître en l'œuvre sa part d'incertitude et d'indécision »⁴⁰. Il n'y aura nulle naïveté à examiner les concepts problématiques (ceux qui forment les questions d'un philosophe) et les notions doctrinales (qui fournissent ses réponses ou ses « thèses ») à la lumière de la méthode qui leur confère un sens dans le système. Nulle ambiguïté, nulle équivoque ne doivent demeurer, même si « vérité historique a dans ce cas seulement, écrit Hegel, le sens d'exactitude (*Richtigkeit*), sans prononcer de jugement si ce n'est sur cette exactitude même »⁴¹. Cette suspension du jugement philosophique n'est au fond rien d'autre qu'une règle de la méthode historique et l'objection selon laquelle

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*, AK, III, 46, 49.

35. *Ibid.*, AK, IV, 11, 9.

36. *Ibid.*

37. *Ibid.*, III, 46, 49.

38. *Ibid.*, III, 136, 153.

39. G. Lebrun, *Kant et la fin de la métaphysique*, A. Colin, 1970, p. 285.

40. *Ibid.*

41. E, § 549; G, X, 431; GI, 293.

une philosophie constituerait un objet *sui generis* à l'égard duquel elle serait, pour le cas, impossible, nous semble reposer précisément sur le préjugé d'une essence universelle de la vérité philosophique.

Hegel a reconnu ce présupposé : « Dans la critique philosophique, l'Idée de la philosophie elle-même est la condition et la présupposition sans laquelle elle ne pourrait que confronter éternellement des subjectivités »⁴². Mais si toute philosophie authentique est pensée de la totalité, chaque philosophie se détermine en répondant à la question : « Comment penser en vérité la totalité ? » A un concept déterminé de la vérité correspond toujours un concept déterminé de son histoire et réciproquement. Ces deux présupposés marquent précisément la spécificité d'une histoire philosophique de la philosophie. Personne ne peut déterminer la valeur d'une œuvre au sein de la totalité de l'histoire de la philosophie, c'est-à-dire comparativement à l'ensemble des philosophies précédentes (et quelquefois suivantes), sans disposer d'un concept de la totalité du devenir historique; et sans renoncer, en conséquence, à une attitude étroitement historienne, pour se faire philosophe. On ne saurait, non plus, à partir d'une doctrine posée comme mesure de la vérité — fût-elle la doctrine du maître pour le disciple — juger de la vérité d'une autre philosophie, sans abandonner cette « suspension du jugement » qui nous paraît ici méthodologiquement nécessaire.

Mais à vouloir suspendre la thèse de « l'Idée de la philosophie », ne se condamne-t-on pas à décrire l'affrontement opinant des « subjectivités » dont nous parle Hegel ? Ce scepticisme de méthode n'implique-t-il pas que seuls le philosophe et l'histoire philosophique de la philosophie soient à même d'apprécier l'adéquation d'une critique philosophique à la philosophie critiquée ? Nous ne le pensons nullement. Méthodique, notre « scepticisme » n'implique aucune doctrine de la « subjectivité » philosophique. Cette doctrine de la subjectivité est précisément une histoire philosophique parmi les autres. Une évaluation historique nous semble, en second lieu, pouvoir concerner les contenus culturels résultant de l'application d'une méthode rationnelle dont l'universalité et la nécessité s'imposent à la pensée : science et philosophie.

L'analyse des structures, c'est-à-dire la *methodologie* des œuvres philosophiques, permet d'évaluer la justesse de l'interprétation par un philosophe de telle ou telle œuvre appartenant à la culture philo-

42. *Critique philosophique*, G, I, 173, 85.

sophique de son époque⁴³. C'est qu'« ... une thèse philosophique est une « formule verbale sans signification », détachée de la démarche qui l'établit et la fonde »⁴⁴. Il est bien vrai qu'à moins d'en partager rarement la méthode, un philosophe interprète et critique un autre philosophe au niveau de ses seules thèses « ... coupées de la méthode qui, non seulement les fonde, mais les rend, tout d'abord, intelligibles »⁴⁵, et réinsérées dans le contexte méthodologique nouveau qui est le sien.

Si la lecture « critique » *déplace* ici le sens des concepts visés, c'est précisément de façon « philosophique », c'est-à-dire avant tout « méthodologique ». Et si le philosophe et ses « disciples » (mais quel sens a ce mot et les premiers déplacements ne sont-ils pas ceux des « disciples » ?) peuvent se plaindre du déplacement des concepts subis par leur doctrine, l'historien ne devrait-il pas s'en réjouir ? Le déplacement, cet ensemble de transformations réglées qui fonde la lecture et donc la critique, ne révèle-t-il pas de façon privilégiée, le système même de la lecture ? Par suite, l'intérêt que présente la mise en évidence objective de ces déplacements de sens en est, bien entendu, une meilleure connaissance de l'œuvre du philosophe critique et du philosophe critiqué. De ce point de vue encore, la généalogie que se construisent les philosophes est souvent fort éloignée de la « parenté » méthodologique établie par l'historien.

Nous tenterons de montrer quels déplacements de concepts constitue la condition méthodologique rendant possibles tout à la fois les éloges et les blâmes adressés par Hegel à Kant⁴⁶. L'intérêt et la richesse de sens de cette notion de déplacement nous amènent à la difficile question de la « compréhension » d'un philosophe par un autre.

3 / Le fondement et la portée d'une analyse des déplacements de concepts en histoire de la philosophie

La notion de déplacement méthodique n'est pas simple mais complexe et riche. Il nous semble possible de distinguer le déplace-

43. V. Goldschmidt, *Questions platoniciennes*, éd. citée, p. 18 : « Mettant au premier plan la préoccupation de la structure... l'interprétation *méthodologique* peut, dans son principe tout au moins, se prétendre « scientifique » ».

44. V. Goldschmidt, *Les dialogues de Platon*, PUF, 1963, préface de la 2^e édition, p. xxvi.

45. V. Goldschmidt, *Platonisme et pensée contemporaine*, Aubier, 1970, p. 238.

46. C'est à l'ensemble de notre travail que nous devrions renvoyer ici, puisqu'il ambitionne d'établir systématiquement ce point ; cf. cependant nos *Conclusions*, § 2.

ment fondamental de « l'ordre des questions » dans ce que l'on nomme parfois la nouvelle « problématique » ; les glissements de sens proprement sémantiques opérés vis-à-vis des notions anciennement définies ; enfin, les omissions ou inaperceptions de certains thèmes, dues au changement de perspective d'interprétation imposé par la nouvelle méthode.

Tout d'abord le concept d'une question qui se donnait comme centrale dans la problématique antérieure peut devenir « inessentiel » et « subordonné », alors qu'un autre, paraissant secondaire, voire parfois inexistant, acquiert une importance première. Ces déplacements du centre de la question que nous suggérons de nommer « décentrages de problèmes » ou « décentrages problématiques », sont fréquents dans la lecture hégélienne de Kant où le déplacement de la fonction problématique d'un concept kantien par là même critiqué, lui fait jouer dans le système hégélien un rôle nouveau. Ainsi la « déduction subjective » des catégories à partir de l'imagination transcendante qui « d'une très grande importance »⁴⁷ pour le but de Kant « ... ne lui est cependant pas essentielle »⁴⁸, devient fondamentale chez Hegel dès son ouvrage *Foi et savoir* (1802) et conserve une place centrale dans le savoir logique du système de la maturité en tant qu'unité originaire de la nature et de l'esprit⁴⁹.

Ces « décentrages de problèmes » sont en un sens irréprochables puisqu'on ne saurait faire grief à une philosophie nouvelle de proposer une autre manière de subordonner en un tout les « questions » d'une philosophie antérieure. Dans la perspective hégélienne, le « dépassement » (*Aufhebung*) des questions kantienues est le mode selon lequel s'effectue leur « déplacement ». Ce changement de méthode entraîne avec lui deux autres sortes de déplacements. Il s'agit d'abord de substitutions proprement sémantiques : plus question, ici, de conserver tout en le modifiant le sens d'une question — cette modification pouvant aller soit dans le sens de l'essentialité, soit complémentaiement dans le sens de l'inessentialité — mais de substituer à un concept défini une signification plus ou moins différente. Ce déplacement de définition se fait bien entendu conformément au déplacement de sens du nouvel ordre problématique, dont il n'est, à dire vrai, séparable que par « abstraction » d'historien,

47. KRV, AK, IV, 11, 9.

48. *Ibid.*

49. Cf. plus bas, Deuxième Partie, chap. III, § 2, B, 3.

étant une conséquence immédiate de l'expression, au travers de notions définies, du nouvel ordre des raisons. Ce dernier tend en effet à faire définir les anciennes notions dans le sens primordial des nouveaux problèmes majeurs. Ainsi, parce que le problème de la genèse de la subjectivité (déduction subjective) est devenu plus important que celui de la description transcendantale de la valeur objective de la conscience (déduction objective), le concept de « déduction métaphysique » des catégories subit chez Hegel un déplacement de sens; alors que Kant cherche une correspondance entre catégories et jugement supposés objectifs, Hegel entend et « attend » la déduction au sens d'une genèse des structures catégoriales à partir de la conscience de soi ou de l'entendement⁵⁰.

Signalons enfin les « inaperceptions » ou « omissions » dues au déplacement de la perspective d'interprétation. Ces dissimulations dépendent directement du nouvel ordre des problèmes, et par là du changement de méthode. Si une question inessentielle devient « essentielle », l'inévitable contrepartie en est que certains aspects essentiels de l'ancienne problématique risquent de devenir, non seulement secondaires, mais totalement inaperçus dans la nouvelle perspective : « Comme une même ville regardée de différents côtés paraît tout autre et est comme multipliée perspectivement »⁵¹. Comme en effet, à modifier l'angle de vue d'un spectacle, tel ou tel objet d'abord visible, voire central, se trouve dissimulé et inaperçu dans le nouveau point de vue, de même la nouvelle méthode, cette manière neuve de s'orienter dans la pensée, fait que tel thème conceptuel évident, voire central chez le philosophe critiqué, se trouve dissimulé à son critique. Ainsi, des thèmes aussi centraux que ceux de la signification méthodologique du schématisme⁵², de l'apparence dialectique, de l'usage régulateur des Idées⁵³ ne sont jamais véritablement considérés pour eux-mêmes par Hegel.

Hegel a-t-il vraiment compris Kant ? L'a-t-il vraiment réfuté ?

A la question de la vérité philosophique de la critique hégélienne de Kant, l'historien substitue, préalablement, la question de l'exactitude. Hegel distingue lui-même « ... la vérité historique (qui) a le

50. Cf. Deuxième Partie, chap. III, § 1, A.

51. Leibniz, *La Monadologie*, § 57, Paris, Libr. Eugène Belin, 1952, p. 74.

52. Cf. Deuxième Partie, chap. III, § 2, B, 4.

53. Cf. Deuxième Partie, chap. IV, § 2, C.

sens d'exactitude »⁵⁴ et « l'essence de la critique philosophique »⁵⁵ dans laquelle « l'Idee de la philosophie elle-même est la condition et la présupposition »⁵⁶. Cet entendement, qui fonde les critiques ou reproches d'inconséquence visant Kant, est posé comme fondé lui-même sur un projet de compréhension de la raison dialectique proprement philosophique. Toute analyse conceptuelle faite du « point de vue » de l'entendement dans le système hégélien ne peut précisément pour cette raison revendiquer une simple volonté d'exactitude abstraite. Hegel « entend » Kant; mais il n'entend pas l'auteur de la *Critique* au sens de l'entendement « commun » (le fameux *gemeine Menschenverstand*), ni au sens de l'entendement des sciences « finies ». Tout « moment » de l'entendement est inséparable, dans le système, de l'ordre des raisons dialectique et synthétique dans lequel il s'inscrit. C'est ce premier et fondamental « déplacement » de sens vis-à-vis de l'auteur considéré qui est responsable, alors, des glissements de sens sémantiques et des dissimulations; et ceci nous semble vrai tant des critiques doctrinales que des critiques étroitement historiques où Hegel s'attache à Kant en tant qu'auteur, à travers la lettre de ses textes, lettre illuminée par l'esprit du Temps et l'esprit du Monde. C'est précisément que l'histoire philosophique de la philosophie fournit ici encore à Hegel un « horizon » rationnel pour son « entendement » de la philosophie kantienne.

En ce sens, les « déplacements » opérés par un philosophe nous paraissent « irréprochables », précieux pour la compréhension étroitement historienne, cette fois, du philosophe critique et du philosophe critiqué. Le nouvel éclairage braqué par le critique-philosophe sur un système met en évidence, avant même que l'historien ne s'en empare, des faiblesses et des équivoques lucidement aperçues. C'est qu'un déplacement méthodologique intervenant dès le niveau de l'ordre de position des problèmes permet de pousser plus à fond le traitement de questions jugées relativement « inessentielles » par le philosophe critiqué. Ainsi Hegel, attaché avant tout à la question de la genèse de l'existence même de la subjectivité à partir d'un fondement originaire *a priori*, aperçoit avec clairvoyance les faiblesses du traitement kantien de ce thème, inessentiel dans le cadre d'une philosophie transcendantale où la question du sens et de l'essence

54. E, § 549, Rem.; G, X, 431; *GI*, 293.

55. Titre de l'ouvrage d'Iéna, *GI*, 171, 83.

56. *Ibid.*, 173, 85.

de la conscience l'emporte sur celle de l'origine de son existence. Il tirera d'abord toutes les conséquences « oubliées » par Kant de l'interprétation de l'imagination transcendante posée comme chose en soi dans la déduction subjective des catégories⁵⁷; de manière cohérente, cet approfondissement du thème de la subjectivité se retrouvera dans la réfutation de la critique kantienne de la psychologie rationnelle où Kant continue de distinguer le « Je pensant », comme forme, et le « Je en soi », ce que Hegel conteste⁵⁸; l'intérêt prépondérant accordé au thème de la genèse de l'être du Moi (au détriment sans doute de la fonction méthodologique de sa connaissance) explique enfin le rapprochement hégélien de la finalité interne organique et de la subjectivité esthétique, rapprochement auquel Kant ne s'est jamais livré explicitement bien qu'à n'en pas douter les textes l'appellent en autorisant dès lors l'élargissement du concept de « vie »⁵⁹ à la « vie de l'esprit » (*das Leben des Geistes*)⁶⁰. « Inventive », dirons-nous pour conclure sur ce point, toute critique philosophique d'une philosophie l'est nécessairement dans la mesure où elle propose un nouvel horizon d'interprétation et une autre manière de s'orienter dans la pensée de la totalité; mais elle n'en est pas moins lucide et « révélatrice » sur des points essentiels; et pour les mêmes raisons (le nouvel ordre des « raisons ») qui la font inventer⁶¹. Répétons-le : sur des points essentiels du point de vue de Hegel et d'un hégélien, les réfutations hégéliennes de Kant sont à n'en pas douter des révélations pour l'historien.

Mais si l'historien s'abstient par principe d'assumer « la responsabilité philosophique »⁶² du système dont il éprouve la structure, il peut néanmoins contribuer à éclairer cette « décision »⁶³. La distinction établie par Kant entre le « concept scolastique » et le « concept cosmique » de la philosophie nous semble ici d'une grande portée⁶⁴. Considérer un système de façon scolastique c'est l'envisager « ... comme une science sans avoir pour but autre chose que l'unité systématique de cette science et, par conséquent, la perfection logique

57. Cf. plus bas Deuxième Partie, chap. III, § 2, B, 3.

58. *Ibid.*, chap. IV, § 1, B.

59. Quatrième Partie, chap. I, § 1.

60. PHG, G, II, 34; I, 29.

61. Cf. André Robinet, *La Dialectique*, Actes du XIV^e Congrès des Sociétés de Philosophie de Langue française, PUF, 1969, p. 103.

62. V. Goldschmidt, *Questions platoniciennes*, p. 20.

63. *Ibid.*, p. 21.

64. KRV, AK, III, 542, 561-562.

de la connaissance »⁶⁵. L'histoire structurale est-elle autre chose que cette mise à l'épreuve de la « perfection logique », c'est-à-dire méthodologique, d'une doctrine ? Envisager que l'on « ... pourra critiquer l'écart, s'il y en a, entre la méthode préconisée et la méthode pratiquée »⁶⁶, est-ce autre chose que retrouver ou exploiter la remarque kantienne : « Je remarque seulement qu'il n'y a rien d'extraordinaire à ce que, soit dans la conversation commune⁶⁷, soit dans les livres, par le rapprochement des pensées qu'il exprime sur son objet, on comprenne bien mieux un auteur qu'il ne s'est compris lui-même, cela parce qu'il n'avait pas suffisamment déterminé sa conception et qu'ainsi il parlait et même pensait quelquefois contrairement à ses propres vues »⁶⁸.

Si l'objectivation structurale d'une philosophie représente la meilleure méthode pour « apprendre à philosopher »⁶⁹ scolastiquement au sens de Kant, le concept de la philosophie n'est *complet* que si l'on ajoute au philosophe « scolastiquement » le philosophe « cosmiquement ». Considérer « cosmiquement » une philosophie, c'est envisager en elle « ce qui intéresse chacun »⁷⁰ et en faire l'instrument d'une « science des fins essentielles de l'humaine raison »⁷¹. L'intérêt pour cette connaissance du système permettant de hiérarchiser toutes les fins humaines, c'est-à-dire l'intérêt pour la philosophie en tant que doctrine de la *sagesse*, n'est plus celui du seul savant mais bien celui de tout homme. C'est dans la mesure où le concept de *philosophie* ne convient *stricto sensu* qu'à cet acte intellectuel unissant la science comme moyen et la sagesse comme fin, que nous nous sommes refusé à nommer « philosophique » la seule histoire « savante » ou scolastique : « La philosophie, un acte de connaissance dont le résultat n'a pas seulement pour but la science (comme moyen) mais aussi la sagesse, comme fin en soi... »⁷².

On peut donc philosopher sans faire *œuvre de philosophie*, envisager la doctrine non comme moyen d'une sagesse mais comme résultat d'une méthode, étudier, à coup sûr, scolastiquement, la doctrine hégélienne, sans *être* hégélien. Mais peut-on, aujourd'hui, être hégé-

65. *Ibid.*

66. V. Goldschmidt, *op. cit.*, p. 32.

67. Cf. V. Goldschmidt, *op. cit.*, p. 20.

68. KRV, AK, III, 246, 263.

69. *Ibid.*, 542, 561.

70. *Ibid.*, 543, 562, note de Kant.

71. *Ibid.*, 542, 562.

72. *Opus Postumum*, AK, XXI, 7, 2.

lien sans avoir étudié la doctrine du point de vue de sa méthode ? Non suffisantes, la compréhension et l'évaluation scolastiques du hégélianisme — ou du kantisme — nous semblent nécessaires préalablement à son utilisation cosmique « du point de vue de l'usager »⁷³.

En vue de cet usage « cosmique » du hégélianisme, l'étude des déplacements des concepts kantien critiqués nous paraît particulièrement importante. Précisément parce qu'il s'agit de faire la part, au sein de la notion de déplacement méthodologiquement entendue, de la « déformation » des concepts antérieurs dont nous avons esquissé la triple modalité et de la « transformation » de ces concepts repris dans une interprétation de la totalité se voulant à la fois plus cohérente et plus riche de contenu. Or, l'on est toujours en droit de juger que ce que la critique des prédécesseurs nous fait perdre sur le premier plan est la condition nécessaire de ce que l'on estime regagner, cette fois sur le second. Pour nous en tenir au cas qui nous occupe, l'on estimera par exemple que l'ampleur des déformations subies par les concepts kantien dans la critique de Hegel est largement compensée par la plus grande cohérence interne et la plus vaste extension de contenu du système hégélien. Mais ni cette perte ni ce gain ne peuvent être évalués *a priori*. Si la perte est certaine, encore faut-il mesurer l'ampleur des déformations. Si le gain est possible, encore n'est-il pas *a priori* certain ; l'interprétation hégélienne de la réalité mathématique⁷⁴, physique⁷⁵, biologique⁷⁶ de l'époque, par exemple, est-elle plus cohérente et intégrante que l'interprétation kantienne ? L'historien des méthodes doit préparer l'évaluation de ces deux aspects qui sont comme l'envers et l'endroit du concept de déplacement. A ne tenir compte que de l'effet déformant de sa nouvelle entreprise, nulle philosophie ne résisterait à la mise à l'épreuve structurale de son histoire philosophique de la philosophie : les « inventions » de l'histoire philosophique de Kant impliquent-elles moins de déformations que celles de Hegel à l'égard de Platon et de Hume alignés dans la séquence : dogmatisme, scepticisme, criticisme ? Hegel, exagérant à peine, a pu écrire : « Kant montra en somme une ignorance totale des systèmes philosophiques, et, en particulier dans les réfutations, l'absence d'une connaissance qui aille au-delà de la

73. V. Goldschmidt, *op. cit.*, p. 21.

74. Cf. *infra*, Seconde Partie, chap. II, § 1 et chap. IV, § 2, B.

75. Seconde Partie, chap. III, § 3.

76. Quatrième Partie, chap. II, en entier.

simple notice historique »⁷⁷. L'on peut donc admettre pouvoir payer une meilleure compréhension de la totalité, tant du point de vue de la consistance interne que de celui de la diversité intégrée, aux prix de décentrages entraînant le glissement des définitions ou masquant des thèmes ailleurs essentiels. Encore est-il préférable de savoir « exactement » le prix que l'on paiera et que l'historien peut utilement contribuer à fixer, alors, en vue de préparer, en connaissance de cause, l'acte de décision final de « la responsabilité philosophique »⁷⁸.

4 / Structures des réfutations doctrinales et structures des réfutations historiques

Nous nous appuierons sur un concept de structure dont Victor Goldschmidt et Martial Guérout ont notamment contribué à fixer le sens et l'usage en histoire de la philosophie⁷⁹. Dans cette perspective, une structure est essentiellement un ordre de raisons démonstratives intégré dans la totalité architectonique d'une œuvre; structure est donc synonyme de méthode en acte, objectivée dans le système où elle s'inscrit.

L'on vise « à mettre à nu les structures démonstratives et architectoniques de l'œuvre »⁸⁰ lesquelles, en tant que rationnelles, ne sont rien d'autre que sa méthode. La méthode démonstrative — précision capitale — combine les moyens *logiques* et *architectoniques*. D'une part, comme son nom l'indique, elle est « démarche » qui fonde la vérité (d'une thèse ou d'une réfutation, d'une antithèse) et c'est son aspect logique; d'autre part cette démarche s'inscrit dans la totalité de l'œuvre considérée tant du point de vue de son unité que de sa diversité interne systématique (ce qui définit l'aspect architectonique de la structure). Ces questions de méthode appellent de notre part quelques commentaires relatifs à Hegel. Tout d'abord la « logique » démonstrative de la structure variera d'un philosophe à l'autre, puisque outre les « raisonnements » formels traditionnels, chacun

77. G.U.W., G, I, 314, 219.

78. V. Goldschmidt, *op. cit.*, p. 20.

79. De Victor Goldschmidt, entre autres ouvrages, voir *Les dialogues de Platon*, PUF, 1963, Préface de la seconde édition, où l'auteur insiste avant tout sur l'idée que la structure est *méthode*. De M. Guérout voir, en particulier, la définition de la structure que nous commentons, dans son *Descartes selon l'ordre des raisons*, Aubier-Montaigne, 1953, I, Avant-Propos.

80. *Ibid.*

propose sa méthode propre : intuition cartésienne, réflexion kantienne, *dialectique hégélienne*, intuition husserlienne, bergsonienne, etc. De plus, la « logique » d'une structure démonstrative peut voir son sens et sa portée varier selon la place qu'elle occupera dans l'architectonique. Si l'on ose risquer une comparaison « organique » : une même structure anatomique n'a pas le même « sens » selon qu'on la rencontre dans tel ou tel ensemble de fonctions au sein du système total de l'organisme. Ainsi une même démarche logique peut être modalisée, chez un philosophe, à travers des contextes systématiques divers que l'historien se doit d'indiquer.

La mise à nu des structures ou méthodes de réfutation d'un philosophe par un autre se devrait certes de mentionner les contextes de variations architectoniques de l'argumentation logique ; c'est bien pourquoi, sans être au centre de notre travail, les considérations génétiques n'en sont pas absentes. L'analyse des structures de réfutation devra, de plus, s'exercer nécessairement dans deux registres distincts et complémentaires, car, si l'histoire philosophique de la philosophie repose sur les deux notions d'essence de la vérité et d'essence du devenir de la vérité, la critique d'une philosophie antérieure y revêtira deux aspects solidaires mais distincts : évaluation de cette philosophie comparée aux autres, précédentes et suivantes, en fonction de l'essence du devenir, et évaluation de ses thèses doctrinales en fonction de l'idée de vérité ; ou plus brièvement, critique *historique*, au sens étroit du terme, et critique *doctrinale*. La solidarité méthodologique de ces deux évaluations est peut-être chez Hegel plus intime que chez tout autre philosophe, puisque l'essence du devenir de la vérité n'y est nullement différente de l'essence de cette vérité même : « Le même développement de la pensée (*dieselbe Entwicklung des Denkens*) qui est exposé dans l'histoire de la philosophie, est exposé dans la philosophie elle-même, mais libéré de cette extériorité historique, *purement dans l'élément de la pensée* »⁸¹. La même structure de développement est donc ici libérée de l'extériorité historique et là enchaînée à cette même extériorité, ce qui suffit à maintenir une distinction nécessaire, même chez Hegel, entre critique historique *stricto sensu* et critique doctrinale. La première « consiste à unir en une totalité les diverses philosophies »⁸² considérées dans leurs principes et en rapport avec leur « temps ». La

81. E, § 14; G, VIII, 60, B, 180.

82. IHPH, L, 130, 119.

seconde considère le contenu d'une philosophie, fût-ce celui de son « principe », purement dans l'élément de la pensée, point de vue correspondant à celui de *La science de la logique*⁸³, ce qui nous autorise à dénommer réfutations *logiques* les réfutations doctrinales de Hegel.

En définitive, une réfutation se présente toujours dans une structure de développement dialectique dont il s'agit à présent de considérer la spécificité logique ou doctrinale d'abord, historique ensuite.

83. E, § 19; G, VIII, 66, B, 283.

II

Les trois structures

DE LA RÉFUTATION « DOCTRINALE »

en philosophie hégélienne

HEGEL a lui-même identifié structure et méthode en un passage de la *Phénoménologie de l'esprit* : « La méthode en effet n'est pas autre chose que la structure du tout (*der Bau des Ganzen*) exposé dans sa pure essentialité »¹. Si l'on considère les textes qu'il consacre à la méthode dans l'*Encyclopédie* (§ 237 à 244), on constate que la distinction de ses trois moments, *commencement*, *progression*, *fin*, est la reprise de la distinction des « trois côtés » du logique, division analysée dans les § 79 à 82 du *Concept préliminaire à la science de la logique*. Il apparaît que les structures de réfutation philosophiques présentent trois aspects distincts correspondant aux trois moments de ce qu'il nomme « le

1. PHG, G, II, 45; I, 41.

logique »² en général, par quoi il faut entendre « ... *tout ce qui a une réalité logique*, c'est-à-dire..., tout concept ou..., tout ce qui est vrai en général »³. C'est cet ordre du logique, véritable ordre des raisons hégélien, qui permet d'intégrer tout contenu catégoriel dans la forme de la scientificité encyclopédique, forme propre de l'architecture hégélienne. L'ordre du logique est le seul apte à « démontrer » une vérité, c'est-à-dire à déduire avec nécessité un contenu conceptuel d'un autre, en même temps qu'il fournit une méthode d'exhaustion pour l'ensemble. La structure de cet ordre est la suivante : ce sont les trois « moments » du procès de la catégorie, les trois « phases » que parcourt *le logique* de son sens. Le premier est le moment de l'identité requise par l'entendement; le second est le moment *du* dialectique au sens propre du terme, moment de l'autonégation ou de la raison négative; le troisième est le moment du spéculatif ou de la totalité, unité synthétique des catégories opposées.

Et il est remarquable qu'à ces trois moments correspondent chez Hegel trois types de réfutation méthodologiquement distincts. Le premier donnera lieu à des critiques de contradiction formelle ou d'inconséquence, Hegel ne négligeant nullement l'impératif formel de l'identité en ses lieu et place limités.

1 / L'inconséquence formelle

L'impératif de « pensée conséquente » faisait déjà chez Kant l'objet de la troisième maxime du « sens commun » ou faculté de juger identique chez tous les hommes : « C'est la troisième maxime, celle de la manière de penser conséquente (*der consequenten Denkungsart*)... »⁴. Quant à Hegel, il semble n'avoir jamais abandonné mais seulement « dépassé » l'identité formelle de l'entendement. D'une façon très générale d'abord, « dans la logique spéculative, la simple *logique d'entendement* est contenue et elle peut être aussitôt construite à partir de celle-là; pour cela, il n'est besoin de rien d'autre que de laisser de côté ce qui est dialectique et rationnel »⁵. Chaque catégorie, nonobstant sa contradiction dialectique propre, n'en possède pas moins son identité formelle, le contenu logique qui permet de la

2. E, § 79; G, VIII, 185; B, 342.

3. *Ibid.*, Rem., 185, 343.

4. KU, AK, V, 295, 128.

5. E, § 82; G, VIII, 195-196; B, 344.

définir momentanément et de la situer dans le système en la distinguant par là de toute autre catégorie : c'est cette identité qu'il s'agit, même au sein d'une logique dialectique, de respecter⁶. Mais cette logique du fini est en quelque sorte fondée à partir d'une auto-négation logique dialectique. Car c'est du mouvement dialectique du sens objectif conceptuel qu'est déduite la nécessité d'un phénomène ou « apparaître » fini du sens à la conscience, dont l'entendement est une « figure ». La pensée philosophique assume donc ici les critères de la pensée formelle en en justifiant la nécessité du point de vue de la conscience et cela, même si le contenu systématique des concepts ne relève pas de la conscience en tant que concept de la philosophie de l'esprit et s'il s'agit d'un concept de la sphère logique (être, essence, concept) ou naturelle (espace, organisme, etc.). Ainsi la nécessité de faire une place à la pensée finie est véritablement comprise par la pensée philosophique qui l'admet pour elle-même : « Qu'enfin la philosophie, elle non plus, ne peut se passer de l'entendement, n'a guère encore besoin d'une mention particulière après la discussion qui précède »⁷.

La pensée infinie qui caractérise essentiellement les moments dialectique et spéculatif du concept envisage ceux-ci comme « médiation » : l'un comme genèse ou autonégation de l'immédiat, l'autre comme résultat ou synthèse positive nouvelle, négation déterminée. Mais cette médiation implique justement l'immédiateté comme l'origine dont provient la médiation. Néanmoins cette immédiateté n'est pas absolue puisque tout concept résulte de l'autonégation d'un concept. L'immédiateté ou « premier moment » résulte donc d'un renoncement provisoire à soi ou d'une autonégation de la pensée spéculative. La pensée infinie renonce à soi comme pensée du contenu *immanent* du concept (moments dialectique et synthétique) pour penser le contenu dans le milieu de l'extériorité où il « apparaît », en rapport d'extériorité réciproque avec d'autres contenus. Mais c'est toujours la pensée infinie qui pense sa propre pensée en pouvant et devant formuler les conditions de sa finitude, c'est-à-dire du phénomène du sens dans le milieu de l'extériorité. Elle le fait précisément au niveau du premier moment ou moment du « commencement »⁸.

6. D. Dubarle montre dans *Logique et dialectique*, Paris, Larousse, 1972, que la fixité et l'extériorité constitutives de toute identité formelle s'imposent au discours de Hegel lui-même en tant que « suite discrète de nominations », p. 71.

7. E, § 80, Add.; G, VIII, 187, § 12.

8. WL, G, V, 332; SJ, II, 553.

La logique spéculative comporte donc cette supériorité sur la logique formelle qu'elle peut se « supprimer » et comprendre son autre en elle, sans cesser d'être elle-même; ce que ne peut effectuer la logique « ordinaire ». Si la logique formelle cherche à se fonder, c'est-à-dire à reconnaître que « les lois-de-la-pensée — ainsi qu'on les appelle »⁹ — ne sont pas absolument immédiates mais dérivées de la pensée du contenu, elle se supprime bien évidemment comme telle et devient une logique du contenu, une logique spéculative. La dialectique qui s'empare des déterminations réflexives (identité, différence, contradiction) cherchant à se fonder, n'est donc nullement une incohérence ou une inconséquence de la logique formelle avec elle-même, ni vis-à-vis de ses principes. L'ironie fréquente de Hegel à l'égard d'une pensée admettant la « contradiction »¹⁰ dès qu'elle prend sa forme comme contenu n'a pas seulement en vue la logique formelle mais aussi la « pensée formelle » (*das formelle Denken*)¹¹ que nous nommerions « formalisme », cette conception selon laquelle les concepts d'identité et de contradiction n'ont d'autre sens et d'autre juridiction que ceux que leur confère la logique formelle où la contradiction ne peut être pensée. On arriverait ainsi : « A postuler que le contradictoire ne saurait être pensé, alors qu'en fait la pensée du contradictoire est le moment essentiel du concept »¹².

Le fondement spéculatif de la logique formelle explique que nous adoptions les expressions « structure d'inconséquence », « inconséquence formelle » pour dénoter toutes les critiques dévoilant chez Kant une faute à l'encontre de la logique formelle; il s'agira donc non seulement d'inconséquences à l'égard des principes kantien eux-mêmes, mais encore de l'inobservation du principe d'identité dans la modification ou le glissement de sens des définitions, thèses ou principes de méthode préliminaires. Cette dénomination nous a semblé, d'une part, conforme au vocabulaire traditionnel désignant la logique formelle comme une « logique de la conséquence »¹³, d'autre part historiquement conforme aux expressions utilisées par Hegel lorsqu'il veut marquer qu'il s'agit d'apprécier une thèse conformément aux principes de l'entendement.

9. E, § 115; G, VIII, 269, 375.

10. *Ibid.*, « la forme de la proposition la contredit déjà elle-même », 268-269, 375.

11. WL, G, V, 342; SJ, II, 562.

12. *Ibid.*, 342, 563; cf. G. Noël, *La logique de Hegel* : « Ce que Hegel est amené à contester, c'est que la contradiction ne puisse en aucun sens être pensée » (Vrin, 1967, p. 15).

La terminologie de ce type de réfutation étant fixée, il faut préciser, succinctement, les diverses sortes d'inconséquences reprochées par Hegel à Kant, au même titre qu'à d'autres philosophes. Les recherches qui suivent nous ont conduit à mettre en valeur une première division entre les inconséquences relatives à la définition des concepts et les inconséquences relevant du raisonnement proprement dit, qui est considéré au niveau très général des rapports entre principes et conclusions, sans que Hegel en vienne jamais à la considération plus particulière d'éventuelles figures de syllogisme. Cette division se trouve déjà chez Kant pour lequel les critères de la vérité logique se ramènent soit au respect du principe de contradiction dans les concepts, soit au principe de raison suffisante et à la conformité à la rationalité en généralité (*Rationabilität*)¹³. Cependant, même de manière générale, on se refuse à dire que « la raison des pensées absolues (*die Vernunft absoluter Gedanken*) semble avoir en quelque sorte, honte de la raison du syllogisme »¹⁴ : « Or il est évident que la raison logique lorsqu'elle est considérée comme formelle, doit également être essentiellement reconnue dans la raison qui a affaire à un contenu »¹⁵. Concernant les concepts, Hegel repérera trois sortes de fautes. Il s'agit d'abord de la contradiction dans les concepts définis, c'est-à-dire de l'incompatibilité des divers moments posés en un concept. Il mentionne, ensuite, le non-respect des définitions présupposées. Enfin, c'est l'inadéquation d'un exemple à la définition d'un concept qu'il était censé illustrer. Parmi les inconséquences de raisonnement, Hegel relèvera souvent chez Kant des « pétitions » de principe consistant à prendre implicitement comme principe de sa preuve la proposition même que l'on se proposait d'établir par elle. Il découvre encore chez lui de véritables « raisonnements trompeurs »¹⁶ entendus ici au sens de raisonnements qui ne prouvent pas *réellement* ce qu'ils sont supposés prouver *apparemment*; ce que Hegel interprète souvent comme l'inadéquation entre ce que *fait* un philosophe et ce qu'il *dit* qu'il fait : il y a là une « apparence logique » à laquelle Kant succombe en pratique, alors qu'il l'a critiquée dans

13. L'expression de « logique de la conséquence » se retrouve encore chez Husserl, cf. *Logique formelle et Logique transcendantale*, Paris, PUF, coll. « Epiméthée », § 14.

14. E, § 60, Rem.; G, VIII, X, 158; B, 321.

15. *Logique*, AK, IX, 52, 57.

16. WL, G, V, 119; SJ, II, 350.

17. *Ibid.*

18. *Logique*, AK, IX, 134, 146. KRV, AK, III, 269, 291.

les raisonnements de la métaphysique dogmatique. Signalons en terminant la dernière inconséquence de raisonnement mentionnée par Hegel : il s'agit de raisonnements « oublieux » de conclusions acquises antérieurement par la doctrine, les « conséquences » d'un raisonnement antérieur n'étant pas respectées¹⁹.

2 / L'autonégation dialectique

Le second moment du logique, celui de l'auto-négation, commandera les critiques de négation dialectique, montrant qu'une thèse, c'est-à-dire, pour Hegel, une catégorie, appelle ou exige son opposée, en laquelle elle « passe », se « réfléchit » ou se « développe », selon l'une des modalités particulières du dialectique²⁰. Hegel nomme parfois « conséquence », cette « dialectique interne des formations »²¹. Ainsi « l'histoire de la philosophie est une progression en soi conséquente (*konsequenter*), nécessaire »²² et plus haut, sur la progression historique des formations : « Le concept interne agit suivant sa conséquence, mais cette conséquence n'est pas exprimée »²³. Cette « conséquence dialectique » doit évidemment être distinguée de la « conséquence formelle » en tant que principe de pensée du moment de l'entendement. Ainsi verrons-nous l'indétermination ou le « néant » de connaissance pensé en la chose en soi, « passer » en ce contraire qu'est la détermination la plus facile à saisir ou « l'être » dont on ne peut objectivement rien savoir de plus²⁴. Mais réservons pour nos analyses ultérieures le repérage de chaque autonégation du kantisme, et tâchons d'abord de distinguer cette négation dialectique de la contradiction formelle.

Cette dernière est une *erreur* à l'égard d'un contenu ; son fondement est extérieur à ce contenu ; elle se présente comme contingente. La première est la *vérité* d'un contenu ; son fondement est intérieur au contenu et elle se présente comme nécessaire. On peut ajouter que la

19. Après leur repérage, les critiques d'inconséquence font l'objet d'un bilan dans nos Conclusions, § I, *Hegel contre Kant, le bilan des réfutations*.

20. Sur ces modalités du dialectique, cf. notre étude « Le dialectique, la dialectique, les dialectiques chez Hegel », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, juillet-septembre 1977, p. 312-326.

21. *IHPH*, L, 126, 115.

22. *Ibid.*, 125-126, 115.

23. *Ibid.*, 33, 39.

24. Plus bas, Deuxième Partie, chap. III, § 5, C.

seconde concerne *ce qui est dit* d'un contenu — par Kant par exemple — alors que la première concerne *ce que veut dire* un contenu, sa signification. Enfin, alors que la seconde ne peut qu'être annulée et donner lieu à la *reprise* correcte du *même* contenu, la première doit être intégrée et donner lieu à la *progression* vers un *autre* contenu.

Ces traits distinctifs ressortent de textes comme ceux qui suivent : « C'est l'un des préjugés fondamentaux de la logique jusqu'alors en vigueur et du représenter habituel que la contradiction ne serait pas une détermination aussi essentielle et immanente que l'identité »²⁵. Si la logique dialectique fonde, comme il nous le semble, l'identité et la non-contradiction formelles sur la nécessité, pour le contenu lui-même, d'apparaître à la pensée d'abord finie en son immédiateté, ce phénomène du sens est bien cette fois en tant qu'auto-négation, contradiction dialectique. Dès lors « ... la contradiction serait à prendre pour le plus profond et le plus essentiel »²⁶. Reste que ce que la pensée formelle entend par contradiction vaut bien pour elle « ... comme une contingence, pour ainsi dire comme une anomalie et un paroxysme-de-maladie passager »²⁷. En tant que dialectique — et permettant alors de comprendre l'identité de la forme elle-même comme résultant d'une dialectique de la « réflexion » — la contradiction fonde la progression à un autre contenu, car d'une façon générale, « c'est seulement dans la mesure où quelque chose a dans soi-même une contradiction qu'il se meut, a (une) tendance et (une) activité »²⁸. La négation dialectique, qui prend, dans la sphère de la Logique de l'Essence, l'aspect de la contradiction au sens strict²⁹, fournit donc un instrument appréciable pour la réfutation philosophique. Reste à penser positivement la synthèse d'une auto-négation et de son contenu, ce qui fournit, en dernier lieu, un double et nouveau registre à la critique.

3 / L'incomplétude synthétique

Le troisième moment du logique se présente sous deux aspects ; il comporte, d'une part, la négation d'un « contenu déterminé »³⁰ et,

25. WL, L, II, 58 ; LJ, II, 81.

26. Ibid.

27. Ibid., 58, 82.

28. Ibid., 58, 81.

29. Ibid., 48-62, 69-87.

30. E, § 82 ; G, VIII, 195 ; B, 344.

d'autre part, le nouveau contenu « affirmatif » résultant de cette négation déterminée. De là découleront deux structures possibles des réfutations « spéculatives ». Ou bien l'auto-suppression d'un contenu aura été pensée mais non la positivité du résultat en sa nouveauté conceptuelle concrète; l'auto-suppression équivaudra dès lors à la négation simple ou à la suppression abstraite du contenu. Tel sera, par exemple, le principe de la réfutation hégélienne de la dialectique antinomique chez Kant. Kant a bien présenté les antinomies en termes de contradiction dialectique — interne, nécessaire, essentielle — de « l'en-soi des choses », mais il « en est resté au résultat simplement négatif du caractère inconnaissable »³¹ de cet en-soi. Ou bien c'est l'affirmation d'un nouveau contenu synthétique qui sera posée mais sans que l'on présente « l'auto-négation du contenu déterminé » qui est la genèse de ce résultat. Ce sera là l'une des réfutations de la déduction métaphysique des catégories. Kant dit : « La première catégorie est positive; la seconde est la négative de la première; la troisième est la synthèse des deux »³²; cependant il ne déduit nullement cette synthèse, et « la forme de la triplicité n'est ici qu'un schéma »³³.

Tels sont les principaux traits de la méthode de réfutation doctrinale d'une philosophie selon Hegel. Reste à envisager de plus près la structure méthodologique des réfutations historiques chez notre auteur.

31. *Ibid.*, § 48, Add.; G, VIII, 141; B, 504.

32. HPH, G, XIX, 567.

33. *Ibid.*

Imprimé en France
Imprimerie des Presses Universitaires de France
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme
Octobre 1985 — N° 31 040

III - LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE	100
1 / <i>Interprétation de l'histoire dans le cadre de la philosophie naturelle : plan idéal et fin dernière de la nature</i>	101
2 / <i>La philosophie de l'histoire dans le cadre de la philosophie morale : postulat théologique et but final de la création</i>	104
3 / <i>Le plan idéal de la nature expose l'actualité dialectique de la Raison inférie et des fins finales dans l'histoire</i>	110
CONCLUSIONS	111
1 / <i>Regel contre Kant : le plan des opérations</i>	113
2 / <i>De Kant à Regel : la philosophie de la nature</i>	118
BIBLIOGRAPHIE	147

Imprimé en France
 Imprimerie des Presses Universitaires de France
 17, avenue René-Huyot, 41000 Vendôme
 Octobre 1985 — N° 31 040